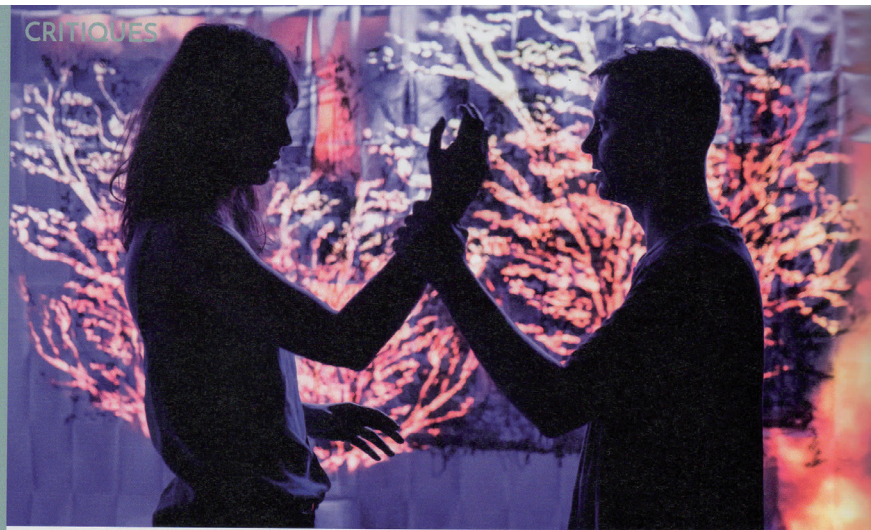


UN DIEU UN ANIMAL

Création 2018

CRITIQUES



THÉÂTRE

UN DIEU UN ANIMAL

La pièce offre une adaptation lumineuse et épurée du roman de Jérôme Ferrari.



« **B**ien sûr, les choses tournent mal » : c'est par ces quelques mots que débute *Un dieu un animal* de Jérôme Ferrari, publié en 2009 et couronné du prix Landemeau. Mais on n'entre pas dans un spectacle comme dans un livre, et ce sont par les mots des comédiens que débute l'adaptation à la scène par Julien Fisera de ce roman. Arrivant sur scène avec un exemplaire du livre, Ambre Pietri et Martin Nikonoff saluent le public, racontent chacun un souvenir, puis évoquent l'origine du titre du roman

(référence au film *Apocalypse Now*), avant de débiter le récit. Manière de rappeler que pour porter un texte, un acteur doit le faire sien, s'en saisir, quitte à, parfois, trouver d'inattendues résonances avec sa vie. Façon, aussi, de guider avec délicatesse le spectateur vers l'histoire à venir. Car tout comme le titre de Ferrari ne sépare pas par une virgule les deux noms, le roman juxtapose, entremêle parfois jusqu'au trouble les séquences de vies des deux personnages, elle et lui. Lui revient chez ses parents, en Corse, après s'être engagé dans l'armée et avoir combattu au Proche-Orient. Elle, Magali, travaille désormais comme chasseuse de têtes pour une entreprise. Tous deux se sont côtoyés, aimés adolescents. Adultes, ils ne se reconnaissent plus, et entre flash-backs et instants présents, *Un dieu un animal* raconte la déliaison à l'œuvre dans leurs vies. Face à cette écriture saisissante, solaire en ce qu'elle réussit à allier

sécheresse des formules et lyrisme des sentiments disparus, enfouis, persistants, la mise en scène de Julien Fisera tient avec précision la barre. Au plus proche du public, Ambre Pietri et Martin Nikonoff s'adressent à nous sans fard, et disent avec justesse et le minimum de gestes les souffrances, l'impossible abîme entre elle et lui – sans les incarner pour autant, tous deux se partageant les voix des protagonistes. Dans ce dispositif épuré les moindres signes font sens, tel le livre, ce matériau devenant une carte pour explorer les territoires perdus. Cartographie de mondes intimes où, bien sûr, au final, les choses tournent mal. /

CAROLINE CHÂTELET

de Jérôme Ferrari / mise en scène
Julien Fisera / Espace commun /
avec Ambre Pietri et Martin Nikonoff

Toute la culture – 15 décembre 2018

« Un dieu un animal », transposition enivrante d'un texte splendide

En portant à la scène les mots pleins de souffle de Jérôme Ferrari, l'équipe conduite par la Compagnie Espace Commun signe un spectacle qui suggère beaucoup, avec brio. A voir un soir encore à l'Atelier du Plateau, avant sa tournée dans les écoles d'Essonne.

Pour celui qui ne connaît pas les romans de Jérôme Ferrari, Prix Goncourt pour *Le Sermon sur la chute de Rome*, l'écoute de cette adaptation d'*Un dieu un animal* peut apparaître comme une révélation : on y découvre un style fort, qui rend les mots habités par un souffle physique et impressionnant, et sait faire surgir des paysages crus et beaux au détour des phrases.

Le récit de ce texte narratif s'attache à un homme encore jeune, de retour en Corse après de dramatiques aventures en tant que mercenaire pendant la Guerre d'Irak. Et à son monde natal qu'il essaye de reconstituer, quand son esprit ne vagabonde pas du côté des envies de mort... Cet argument se trouve magnifiquement transfiguré par le style d'écriture, et par la capacité de l'auteur à se montrer jusqu'au-boutiste dans les situations qu'il décrit.

Chance : les deux interprètes de l'adaptation proposée par la Compagnie Espace Commun trouvent la parfaite hauteur pour s'approprier ces mots. Ils ancrent tous deux leurs corps à la présence impressionnante dans cette matière textuelle vaste et très vivante, et l'incarnent avec beaucoup d'humanité et de force. Lorsque Martin Nikonoff passe d'une temporalité à l'autre, de l'enfance aux crimes commis, de la Corse à l'Irak, de ses ravages intérieurs au destin d'un poète décapité, il convoque une foule d'images, de façon limpide, sans rien forcer. Quand Ambre Pietri raconte le chemin fait par l'amour de jeunesse du personnage principal, elle impressionne par son énergie et par la tristesse sourde qui l'anime. Ces deux interprètes parviennent à suggérer une impressionnante foule de mondes et de thèmes, contenus dans le roman, et prêts à faire vibrer les sentiments et la réflexion.

Simplicité et évocation

Frontale, simple, très évocatrice, la mise en scène de Julien Fisera évite de montrer, et convoque des effets très simples qui suffisent à faire voyager, avec la musique bien dosée d'Olivier Demeaux en arrière-plan. Le travail sur la lumière (due à Kelig Le Bars), suggère ainsi les atmosphères à coups de glissements infimes. Dans ce cadre, ce récit tiré des pages écrites par Jérôme Ferrari devient une fable vaste, aux scènes terriblement humaines, aux thèmes bien actuels. Et dans un espace comme celui du Centre dramatique de quartier L'Atelier du Plateau (situé dans le 19^e à Paris), le décor sobre qui encadre ces interprètes, jouant proches du public, participe au sentiment de communion et d'identification. D'ailleurs, à leur entrée sur scène au départ (au sein de l'espace imaginé par François Gauthier-Lafaye), les deux comédiens s'adressent à nous, à la première personne. Contant deux-trois souvenirs sont on ne sait s'ils sont tirés du livre, eux...

Et le spectacle, prévu en grande partie pour être joué dans un cadre scolaire, fait au final une impression profonde : les scènes qu'il peint restent en mémoire. Elles parlent à notre humanité, tant et si bien qu'on les garde en tête, pour les recroiser un jour dans nos pensées, sans doute. Cette pièce va tourner, dans les semaines à venir, dans les théâtres et dans de nombreux établissements scolaires.

Geoffrey Nabavian